

MOËLAN EN MAI

Il y a eu une époque mémorable dans ma vie d'adulte où l'intérêt de "l'autre" a dépassé celui du "moi-je". Elle a débuté le dimanche soir de la kermesse de l'Amicale laïque. Nous avons trimé toute la journée dans nos stands, j'étais déjà en pyjama quand on sonna. C'était Marcel Lucas, le secrétaire départemental de notre syndicat.

— Demain matin, tous en grève, la FEN vient de le décider, préviens les collègues !

J'enfilai un survêtement et je courus chez l'un, chez l'autre leur demandant le même effort. Et le lundi 13 mai 1968 nous improvisons devant les portes du collège, refoulant les élèves trop matinaux en donnant quelques maigres explications.

Je me souviens encore du vent qui griffait le petit matin, des goélands qui lâchaient leurs cris hystériques, du fond de l'air qui avait une chaude senteur de printemps.

Je me souviens aussi d'avoir entendu un toc-toc régulier sur le bitume, accompagné du couinement d'une roue mal graissée. C'était le pilon du collègue François Lofficial, son beau-père suivait poussant la brouette où s'empilaient les cahiers de math corrigés. Il n'avait pas été prévenu et venait au charbon comme tous les lundis. Ce fut une colère froide, il était humilié et n'oublia jamais l'incident.

On essaya de s'organiser : le matin, assemblée générale des enseignants du canton, à midi, repas en commun à la cantine puis garderie et parties de boules. À Moëlan, seules les écoles publiques étaient en grève, pas de manifs, pas de barricades, pas de voitures incendiées. Nous expliquions aux parents le pourquoi de notre grève : les effectifs de plus en plus lourds, l'absence de reconnaissance du métier, le contenu des programmes qui ne correspondait plus à la vie actuelle. Certains nous comprenaient, d'autres pas, les écoles cathos fonctionnaient normalement.

Au bout d'une semaine l'essence manqua, les employés de banque s'étant joints au mouvement, les agences fermaient et les enseignants tiraient la langue, la lassitude se faisait sentir. On se relayait aux assemblées générales départementales à Port-Launay. Elles se terminaient systématiquement par une vibrante *Internationale*. Requinqués, dès le lendemain matin on se regroupait.

Des marins nous offrirent leur godaille, des cultivateurs leurs légumes, Francis Le Moal allait pêcher la truite dans ses coins préférés, Yann Cornic mettait des casiers dans l'anse de Brigneau et Renelde Cotty, bombardée cheffe des cuisines nous mijotait des plats d'exception.

Nous étions à des nues de la capitale où Cohn Bendit tendait un mégaphone à Aragon en annonçant, cynique "même les traîtres ont droit à la parole", où les cinés passaient *Le petit baigneur* et *Le Pacha*.

Le 27 mai, Pompidou signe les accords de Grenelle qui satisfont les syndicats, De Gaulle quitte la "Chienlit" pour Baden-Baden et son génial Massu, les grèves meurent.

Notre ministre, l'aigre Peyrefitte sera remplacé par Edgard Faure "la girouette" qui, bizarrement nous paiera nos journées de grève. J'avoue ne pas avoir tout compris de ces jours de mai, cependant ils resteront gravés dans ma mémoire pour la solidarité qu'ils avaient créée et l'espoir qu'ils avaient insufflé.

